L'éloquence du roman moderne

Christelle Reggiani

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/rhetorique/814>

DOI: 10.4000/rhetorique.814

ISSN: 2270-6909

Publisher

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Printed version

ISBN: 978-2-37747-066-2

Electronic reference

Christelle Reggiani, « L'éloquence du roman moderne », *Exercices de rhétorique* [Online], 12 | 2019, Online since 19 January 2019, connection on 12 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/814> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.814>

This text was automatically generated on 12 September 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'éloquence du roman moderne

Christelle Reggiani

- 1 Les différents articles qui constituent cette livraison d'*Exercices de rhétorique* ayant pour fin d'analyser les relations qu'entretiennent la rhétorique et le roman du XVI^e au XVIII^e siècle, il reste à la présente contribution à explorer l'aval de l'« âge classique » ainsi défini, pour tenter d'éprouver le cas échéant la pertinence post-révolutionnaire de l'héritage rhétorique¹. On fera l'hypothèse qu'il s'agira moins, alors, de l'arpentage mélancolique des ruines d'un « empire² » défunt que de la reconnaissance d'une vitalité persistante – fût-ce sous d'autres formes –, donnant consistance à l'idée d'une éloquence moderne qui ne prendrait pourtant pas congé avec l'« ancienne rhétorique³ ».

Misère de la rhétorique

- 2 Pour amorcer la réflexion, on rappellera d'abord, dans le sillage des travaux de Françoise Douay-Soublin, quelques éléments historiques.
- 3 Cette histoire n'est plus celle d'une « restriction » progressive (au domaine des figures) depuis l'âge classique – bien loin, donc, du récit mythique naguère construit par un article de Gérard Genette⁴ –, mais plutôt celle d'une éclipse, culturelle puis pédagogique, à laquelle la Troisième République française, alors même qu'elle représente un véritable âge d'or de l'éloquence parlementaire, aura donné l'une de ses formes les plus radicales. F. Douay l'a clairement montré, les traités publiés en France jusqu'à la fin du XIX^e siècle – c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'enseignement de la discipline – restent parfaitement complets, loin de se réduire à une présentation des figures⁵, tandis que le développement depuis la Renaissance d'une pensée, et d'une langue, scientifiques modernes – notamment fondées sur la notion de méthode –, combiné à l'affirmation d'une conception personnelle de la création artistique⁶, remet radicalement en cause la validité de la rhétorique : ni le modèle scientifique de production de la vérité, ni la substitution esthétique de la lampe au miroir (pour reprendre les métaphores d'Abrams⁷) énoncée par la définition kantienne du génie⁸, ne peuvent s'accommoder de l'approche rhétorique de l'art verbal. En France, la

désaffection est d'autant plus sensible que la culture rhétorique scolaire, historiquement liée à l'enseignement du latin⁹, semble – de manière paradoxale si l'on songe à la signification immédiatement démocratique de la technique rhétorique dans la Grèce antique – chose d'Ancien Régime.

- 4 Ce discrédit grandissant – plus précisément rapporté par F. Douay, s'agissant du XIX^e siècle français, à une évolution « en trois phases » : restauration, renaissance, remise en cause¹⁰ – a rendu possible l'exclusion de la rhétorique des programmes scolaires et universitaires : en 1832, un sujet historique est pour la première fois proposé à l'agrégation de lettres (« Quel caractère les écrivains français du XVIII^e siècle ont-ils donné à l'imitation de l'Antiquité¹¹ ? ») ; en 1840, l'explication de textes est introduite dans les épreuves du baccalauréat et de la licence, puis à l'oral des agrégations de grammaire (1843) et de lettres (1853) et, entre 1880 et 1890, la rhétorique disparaît comme telle de l'enseignement secondaire (la classe de Rhétorique sera débaptisée en 1902, pour prendre le nom de Première), pendant que certains de ses contenus sont repris, sous une forme le cas échéant aménagée, par d'autres disciplines, notamment le français et la philosophie, ainsi que par l'enseignement primaire (avec la « récitation »).
- 5 Bien sûr, l'histoire de la culture n'est jamais strictement linéaire et, pas plus que la terminologie rhétorique n'a immédiatement disparu de l'enseignement français (des manuels et des pratiques des enseignants¹²), la discipline n'a été unanimement condamnée. À ce registre, il vaut la peine de citer ici la véritable défense et illustration littéraire de la rhétorique scolaire que propose l'article « Rhétorique » du Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle de Larousse – en forme d'éloge, d'autant plus vibrant que tardif, de l'exercice du discours :

On a souvent blâmé cet exercice en le qualifiant d'artificiel. Sans prétendre que les poètes se forment par l'étude des poétiques et les orateurs par celle des *rhétoriques*, nous ne saurions voir sacrifier sans peine l'exercice du discours. L'élève qui arrive en *rhétorique* est à l'âge où l'imagination prend son essor, où l'exubérance de la jeunesse demande à s'épancher ; l'exercice du discours lui permet d'essayer ses facultés brillantes ; l'élève n'apprendra pas des recettes pour parler avec élégance tantôt le langage de l'indignation, tantôt celui de la pitié ; mais comme le germe de toutes les passions est au fond du cœur humain, le rhétoricien, en suivant sa propre nature, parlera tantôt avec indignation, tantôt avec ironie ; son style se formera peu à peu, et parfois, à la fin de sa *rhétorique*, le rhétoricien sera déjà un écrivain¹³.

- 6 Mais pour être juste, il faut aussi faire place au revers de cet éloge, et relire (par exemple) la virulente dénonciation, par Lanson, de l'imposture intellectuelle que représenterait la rhétorique – une charge contemporaine des grandes réformes « rhétoricides » (F. Douay) de la Troisième République :

Des vraisemblances que le sens commun appréciait, des rapports confirmés seulement par la logique générale, une audace d'invention plus glorieuse de créer que de vérifier, une beauté de composition et d'expression qui accréditait l'idée plus puissamment que sa justesse intrinsèque, une foi irrésistible et inconsciente au sentiment subjectif, plus de souci de l'ingénieux que de l'exact, et plus de hâte à persuader les autres que de patience à s'assurer soi-même de la vérité des choses : voilà l'art de penser et de prouver que l'on trouvait, admirait ou empruntait dans les écrits des Grecs ou des Latins, le seul qui existât alors et fût à la portée de quiconque voulait participer à la vie intellectuelle¹⁴.

- 7 Le long déclin de la rhétorique prend ainsi le sens d'une désaffection, engageant en son centre l'histoire, presque immobile, d'une sclérose scolaire et de sa représentation sociale. Une culture scolaire – en l'occurrence, l'« éducation des jésuites¹⁵ » – parce

qu'elle tient par définition le discours pédagogique de la transmission, procède en effet d'une fixation consensuelle des objets qu'elle choisit d'enseigner, et tend par là au conservatisme. Or, s'agissant de la rhétorique, le constat de cette sclérose – rien de moins que banal –, paraît être l'affaire de la littérature : c'est précisément parce que l'École française, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, apprend à écrire à ses élèves que les écrivains qu'ils deviennent ensuite le cas échéant définissent leur création littéraire par rapport à cet enseignement massivement rhétorique – qu'il s'agisse, d'abord, de l'assumer ou, de plus en plus, de s'en distancier.

- 8 Avant de considérer quelques exemples, que l'on espère représentatifs, du phénomène, on s'expliquera brièvement sur la double restriction, générique et temporelle, qui délimite la portée de cet article. Du point de vue historique, d'abord, on vient de le rappeler, la rhétorique, intellectuellement discréditée par la révolution scientifique de l'âge classique, se trouve rejetée par l'institution scolaire française au cours du XIX^e siècle : cette marginalité nouvelle, qui contraste vivement avec son « empire » antérieur, représente à l'évidence un point d'inflexion chronologique remarquable – avant la péripétie récente de son regain de faveur à partir du dernier quart du XX^e siècle – dont on se propose par conséquent de considérer les effets littéraires : un tel discrédit social a de fait donné lieu à des usages littéraires inédits de la rhétorique, procurant alors à la littérature les formes sans autorité capables, en cela même, de dire la complexité de son inscription sociale.
- 9 Quant à la question générique, si la prose narrative constitue ici un corpus privilégié, ce n'est évidemment pas à dire que la poésie et le théâtre échapperaient à la rhétorique. Simplement, l'opposition de l'écriture et de l'oralité – centrale dès lors qu'il s'agit de discours – prend nécessairement une forme plus saillante, et au demeurant plus complexe, dans la prose romanesque, dont le silence apparent s'oppose à la discursivité en acte du genre dramatique aussi bien qu'à l'énonciation lyrique propre à la poésie¹⁶, impliquant l'une et l'autre la présence de voix singulières.

Éloquences romanesques

- 10 Quoi qu'il en soit de l'intensité croissante de sa marginalisation sociale et pédagogique, la rhétorique demeure tout au long du XIX^e siècle un principe narratif actif, fournissant notamment aux romans français personnel romanesque (le personnage de l'orateur) et matrices textuelles (reconduisant aux trois genres oratoires que constituent les discours judiciaire, délibératif et épideictique).
- 11 Cette remarquable persistance romanesque est cependant placée sous le signe du paradoxe, le rapport de la littérature à la rhétorique prenant volontiers la forme de la prétérition (ou de la dénégation, pour emprunter à un autre domaine) en tendant à associer de façon pour le moins déroutante une posture antirhétorique souvent virulente et le plein déploiement d'une indéniable éloquence.
- 12 On le vérifie aisément en relisant l'œuvre de Hugo, contemporaine de la phase ultime de remise en cause de la rhétorique, préluant à son éviction institutionnelle : quoique « Réponse à un acte d'accusation » déclare, au premier livre des *Contemplations*, la « guerre à la rhétorique¹⁷ » – pour dénoncer, en fait, l'esthétique (néo)classique impliquée par une tradition scolaire totalement sclérosée – la rhétorique reste à l'évidence partie intégrante de l'écriture hugolienne. On pense ici à la poétique des

Misérables, de *L'Homme qui rit* – mais aussi aux épures que représentent de ce point de vue *Le Dernier Jour d'un condamné* et *Claude Gueux* –, revendiquant au-delà de la critique des institutions judiciaires une fonction juridique de la littérature elle-même, d'un caractère du reste proprement littéraire dans la mesure où elle tiendrait à la nature particulière de sa langue : parce qu'elle use d'une langue riche, variée, capable d'intégrer tous les sociolectes, de la langue fruste des misérables à celle, stéréotypée, de la rhétorique judiciaire, la littérature (romanesque, par exemple), en mettant cette ouverture au service de la justice sociale, peut à bon droit prétendre se substituer à l'éloquence du barreau. Et c'est un poème des *Contemplations* qui en fait, au cinquième livre, la théorie :

Marquis, depuis vingt ans, je n'ai, comme aujourd'hui,
Qu'une idée en l'esprit : servir la cause humaine.
La vie est une cour d'assises ; on amène
Les faibles à la barre accouplés aux pervers.
J'ai, dans le livre, avec le drame, en prose, en vers,
Plaidé pour les petits et pour les misérables ;
Suppliant les heureux et les inexorables¹³.

- 13 Autant dire que l'héritage rhétorique se trouve ainsi moins rejeté par Hugo qu'assimilé à son projet littéraire, et par conséquent transformé dans sa portée : sa valeur procède d'une définition judiciaire du texte littéraire, alors porteur d'une éloquence vraie dépassant, parfois jusqu'au sublime, la rhétorique des discours rapportés.
- 14 Quant à la rhétorique délibérative, les travaux de Philippe Dufour l'ont clairement montré, le roman du XIX^e siècle impose une vision satirique de l'éloquence politique, que le député de roman soit, en tant que tel, proprement muet¹⁹ – ainsi de M. de Bargeton dans *Illusions perdues*, ou de Dambreuse dans *L'Éducation sentimentale* – ou que sa parole, le cas échéant volubile, se réduise à une pure phraséologie, le « bagout de la tribune » si aisément maîtrisé par Gaudissart²⁰ ou M. Leuwen père – jusqu'à la véritable démolition de la figure de l'orateur politique opérée par Daudet, posant dans *Numa Roumestan* (1881) la stricte identité de l'éloquence délibérative et de la faconde mensongère. On comprendra ainsi le *topos* romanesque de l'équivalence de l'éloquence de la tribune et de celle de la chaire, annulant par le dogmatisme du discours religieux l'exercice, de ce fait dénoncé comme impossible, du débat politique. Comme le note P. Dufour, il n'est pas anodin que, dans la scène des comices de *Madame Bovary*, « [...] Lieuvain parle face à un public assis sur les chaises de l'église apportées par Lestiboudois²¹ ».
- 15 Quelle que puisse être la virulence de telles déconstructions ironiques, il n'en reste pas moins que la littérature représente ainsi pour la rhétorique un véritable conservatoire fictionnel. Comment d'ailleurs pourrait-elle en faire vraiment l'économie alors que la rhétorique, fondement de la culture scolaire française, ne définit alors rien moins que les modalités de l'exercice légitime de la parole ?
- 16 De façon plus significative (parce que moins générale), on fera l'hypothèse que la « parole muette²² » de la fiction narrative acquiert après le moment révolutionnaire une importance décisive en accomplissant le deuil du discours éloquent – la Terreur ayant manifesté quelle part d'insupportable violence peut engager sa force persuasive –, pour construire une tribune silencieuse, ainsi délivrée de la violence pathétique des affects portés par le grain d'une voix singulière. De ce congé donné par le roman à l'« hystérie » rhétorique (pour reprendre une formule de Barthes), la composition du *Corinne* de Madame de Staël fournit une illustration exemplaire : la construction même

du personnage éponyme, femme et poète, signifie une double exclusion de la parole délibérative et des responsabilités politiques qu'elle engage – une exclusion²³ à laquelle l'intrigue du roman prend soin de donner l'actualisation la plus spectaculaire qui soit en faisant coïncider sa fin et l'aphasie *in articulo mortis* de sa protagoniste²⁴. Le texte du roman, en même temps qu'il figure par les moyens propres de la fiction l'extinction post-révolutionnaire de la rhétorique délibérative – devenue doublement impossible dans la mesure où l'Empire interdit une parole que sa nécessaire compromission avec la déraison de ce que Madame de Staël appelle le « vulgaire » invalide d'emblée –, constitue ainsi l'avatar muet d'une éloquence démosthénienne, ou cicéronienne²⁵, désormais chose du passé, dont il prendrait alors silencieusement le relais.

Politiques de l'ironie

- 17 Opposant la voix à l'œil, des réflexions de Valéry représentent la lecture silencieuse comme une « altération » de la littérature :

Longtemps, longtemps, la *voix humaine* fut base et condition de la *littérature*. La présence de la voix explique la littérature première, d'où la classique prit forme et cet admirable *tempérament*. Tout le corps humain présent *sous la voix*, et support, condition d'équilibre de l'*idée*...

Un jour vint où l'on sut lire des yeux sans épeler, sans entendre, et la littérature en fut tout altérée²⁶.

- 18 De fait, l'altérité muette du livre, par ce congé donné à la voix, engage une indirection que le texte du roman traduira volontiers en termes d'ironie. S'agissant de rhétorique, on s'attardera ici sur un passage de *Son Excellence Eugène Rougon*, où telle performance oratoire du personnage éponyme – qui vient du reste de mentionner l'intervention de « la main de Dieu » (à l'occasion de l'inauguration d'une ligne de chemin de fer) – est reçue de la façon suivante :

Cependant, autour de Rougon, les invités souriaient d'un air ravi. [...] Mais le plus enthousiaste était sûrement l'ingénieur en chef des ponts et chaussées ; il affecta une servilité extraordinaire, la bouche tordue, comme foudroyé par les magnifiques paroles du grand homme²⁷.

- 19 Or, le roman y insiste suffisamment, le discours de Rougon a pris l'exact contrepied de celui de l'ingénieur en chef, dont la prise de parole s'est ainsi trouvée purement et simplement annulée (« Puis, il [Rougon] répondit à l'ingénieur en chef ; il ne discutait pas son discours, il n'y faisait aucune allusion ; il disait simplement le contraire de ce qu'il avait dit²⁸ [...] »). Autant dire qu'il s'agit alors d'une véritable conversion, puisque le comportement de l'ingénieur prend manifestement au sérieux « la main de Dieu » convoquée par Rougon – et montrée simplement par le roman comme une limite métaphorique du discours (« Il poussa les choses jusqu'à parler de la main de Dieu ») – en donnant tous les signes de la transe religieuse : le récit déplie ici soigneusement l'acception étymologique d'*enthousiaste*, dont quelques séquences (« une servilité extraordinaire », « comme foudroyé ») explicitent la portée sacrée, assimilant par conséquent Rougon à Jupiter. Si le personnage de l'ingénieur se trouve, sans nul doute, ainsi ironiquement déprécié par l'ordre du récit, il n'en reste pas moins que le caractère pour le moins improbable de la vision jupitérienne de Rougon porte également une dévalorisation de l'orateur politique – car il s'agit bien, ici, de cette finalité-là, même si le discours s'inscrit plutôt, d'un point de vue technique, dans le genre épideictique, l'établissement d'une ligne de chemin de fer déterminant par

excellence un certain ordre des choses, en représentant une action, la plus concrète qui soit, sur le réel.

- 20 Si l'on suit les analyses d'Alain Berrendonner définissant l'ironie comme un paradoxe énonciatif²⁹, on dira que le roman choisit de représenter, dans ce type de configurations, la confrontation, parfaitement irréductible, de deux perspectives antagonistes, la persuasion rhétorique qui assigne sa fin légitime au discours se trouvant dénoncée comme pure apparence lorsque l'orientation religieuse de la figure en met au jour la nature insupportable de manipulation démagogique.
- 21 L'ironie est alors énoncée par la facture lexicale du récit, mais ce « discours du récit » (pour paraphraser Genette) peut être aussi plus largement porté, au-delà des arrangements lexico-syntaxiques particuliers, par des faits de composition – ou de *disposition*, dans le vocabulaire de la rhétorique.
- 22 Pour le vérifier, on retournera simplement ici au même passage de *Son Excellence Eugène Rougon*, en effet agencé de telle façon que le discours de Rougon se résout, dans l'ordre du récit, en bruits, ou du moins en manifestations sonores qui échappent toutes, d'une manière ou d'une autre, à la signification :
- Trois salves d'applaudissements retentirent. Un vol de corbeaux, volant dans le ciel pur, à une grande hauteur, s'effaroucha, avec des croassements prolongés. Dès la dernière phrase du discours, la Société philharmonique s'était mise à jouer, sur un signal parti de la tente ; tandis que les dames, serrant leurs jupes, se relevaient vivement, désireuses de ne rien perdre du spectacle. [...] C'était la fin. Son Excellence allait mettre le feu à la première mine. [...] L'explosion n'eut lieu qu'au bout de deux minutes³⁰.
- 23 Au discours succèdent les applaudissements, bien sûr, mais aussi les croassements des corbeaux qui leur répondent – et les contestent ainsi, dans leur animalité dysphorique – puis la musique, enfin l'explosion de la mine. Dans cet ensemble, on fera une place à part à la musique : si sa continuité matérielle avec le discours – « Dès la dernière phrase du discours, la Société philharmonique s'était mise à jouer [...] » – constitue sans doute, pour le lecteur, l'indice d'une communauté substantielle, son intervention permet aussi au roman de mettre en cause le caractère « spectaculaire » du discours de Rougon, ainsi assimilé à un divertissement mondain : et de ce point de vue, même s'il s'agit ici d'une cérémonie publique, très loin d'un discours d'assemblée, l'insistance du récit sur l'attention du public féminin, par définition exclu de la citoyenneté, signifie nécessairement l'inanité politique réelle d'une prise de parole qui en rejoint d'ailleurs bien d'autres, plus institutionnelles, dans un roman dénonçant, de manière générale, la « fiction du parlementarisme³¹ ».
- 24 Quant au bruit de l'explosion, qui constitue ici le point culminant de la cérémonie, il marque ainsi « la fin » de la performance oratoire : manière d'énoncer indirectement, par le récit, ce que la lettre du texte tait, pour le dissimuler : le discours politique n'aboutit qu'à du bruit – au mieux, à un peu de musique – en un enchaînement temporel que le contexte invite à comprendre comme la désignation d'une équivalence.
- 25 De ce type d'indirection ironique procède une complexité argumentative engageant une persuasion nécessairement incertaine. Or, c'est précisément dans cette autorité faible du discours de la fiction que paraît résider la portée politique qui lui demeure cependant attachée : en ce sens, la vertu politique du texte littéraire, toute négative, tiendrait à sa fragilité argumentative même, qui l'apparente à l'ambivalence d'un *pharmakon*, énonçant un contre-discours labile qui constitue justement de ce fait le

renoncement le plus patent à la posture d'irrécusable autorité discursive dont procède toute manipulation verbale.

- 26 C'est en somme parce qu'elle ne communique pas, mais représente³², que la « parole muette » (J. Rancière) du récit de fiction aurait la capacité de déconstruire l'éloquence démagogique de telle prise de parole – esquissant ainsi le (modeste) programme d'une « politique de la littérature³³ » qui apparaît alors, dans sa fragilité, comme une politique de l'ironie.
- 27 Au terme de ce parcours, on proposera de lire dans ce mutisme politique – ou du moins cette réserve –, au-delà de réponses précises aux mutations de l'histoire contemporaine, la rumination littéraire de la parole révolutionnaire, tant il est vrai que la compréhension oratoire de la vie politique – qui confère *a priori* au discours un rôle décisif – paraît au fond procéder d'un fantasme d'homme de lettres, écrivain ou orateur³⁴. (Ceci ne signifie pas, du reste, que la Révolution ait donné lieu à une éloquence délibérative exemplaire, tout au contraire : c'est précisément son caractère d'exception qui a pu lui permettre de catalyser la méditation que la littérature est appelée à tenir sur son rôle social – autrement dit sur les rapports qu'entretiennent la parole et l'action – les aléas de l'histoire apportant leur inflexion propre à ce questionnement fondamental.)
- 28 De ce rêve d'efficacité relèvent aussi bien la légende héroïque, le cas échéant sanglante, de l'éloquence révolutionnaire³⁵ que la dérision – ou, dans sa version compassionnelle, la déploration – de son verbalisme impuissant³⁶ : ces excès symétriques possibles, on fera d'ailleurs l'hypothèse que le roman les fantasme comme réels, voire nécessaires, précisément pour les conjurer dans l'écriture. C'est dire en tout cas que la littérature ne déprécierait en fait la parole politique que parce qu'elle aspire précisément à ce magistère-là : l'antiparlementarisme élitiste des écrivains³⁷ s'expliquerait ainsi par la nostalgie, peut-être imaginaire, d'une emprise réelle, sinon directe, des mots écrits ou dits sur les choses. De cette parole politique rêvée comme toujours inadéquate, continûment prise dans un tourniquet entre impuissance et violence puisqu'elle n'est pas celle, véritablement pensante, de la littérature, le roman conduirait donc le deuil, promouvant de ce fait la valeur inassignable – et supposée par conséquent absolue – de son propre discours.
- 29 La littérature se trouverait ainsi dotée d'une fonction *humblement* politique, en montrant comme possible, par les expériences de pensée que proposent ses fictions, un espace de débats acceptable. Il reviendra au roman français de la première moitié du ^{xx}e siècle d'accomplir autour de la figure de Jaurès, archétype contemporain de l'orateur, d'autant plus pur que l'assassinat l'a préservé des aléas d'une carrière, cette représentation rhétorique qui définit sa finalité politique. On pourra lire alors les figurations romanesques des performances oratoires de Jaurès dans Martin du Gard, Aragon ou encore (sans doute avec le plus d'éclat) dans *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains comme autant d'espaces publics virtuels incarnant *in fine* la définition staëlienne de la littérature, dont la vocation délibérative, constituant ainsi un *forum* de papier, emprunte pour se dire les formes précisément rhétoriques encore largement dominantes dans la culture politique du temps.
- 30 Si le tribun de papier est le seul à renoncer pleinement à la parole pour disposer du temps silencieux de la lecture, susceptible de prolonger l'effet du discours en méditation politique sérieuse, loin des élans passionnels de la foule, c'est dire que le

livre délimiterait ainsi l'espace d'une éloquence idéale, son efficacité ne reposant pas sur l'aliénation que suppose toujours, peu ou prou, l'adhésion immédiate du public – un idéal emportant donc avec lui la figure, pour le moins inattendue, d'un parfait orateur en tant que tel absolument muet, et de ce fait capable de constituer pour des lecteurs un espace public de débats proprement délibératif en ce qu'il ménage le temps de la réflexion.

- 31 Espace public doublement virtuel, donc, que celui délimité par le roman : aussi bien fictif (comme modèle) que potentiel (comme objet de débat), il reconduit en tout cas à la définition staëlienne de l'écrivain, dont la responsabilité politique découle immédiatement de sa compréhension rigoureuse de l'essence même de la littérature – ici figuré en « homme de bonne volonté », âme d'élite capable, et désireuse, de changer le monde³⁸.

NOTES

1. Je reprends ici, de façon beaucoup plus synthétique, les thèses défendues dans mon livre *Éloquence du roman. Rhétorique, littérature et politique aux XIX^e et XX^e siècles*, Genève, Droz, 2008.
2. Le mot est de Chaïm Perelman : *L'Empire rhétorique. Rhétorique et argumentation*, Paris, Vrin, 1977.
3. R. Barthes, « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *Œuvres complètes*, éd. Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, t. III, p. 527-601.
4. G. Genette, « La rhétorique restreinte » (1969), *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 21-40.
5. Si *Les Figures du discours*, où G. Genette réunit en 1977 les deux manuels de Fontanier (*Manuel classique pour l'étude des tropes* et *Des figures du discours autres que les tropes*, publiés respectivement en 1821 et 1827), se limite de fait, comme son titre l'indique, à l'étude des figures, c'est justement parce qu'il s'agit d'un traité de poétique – dont la première partie est destinée à la classe de seconde – et non de rhétorique. Voir notamment F. Douay-Soublin, « Non, la rhétorique française, au XVIII^e siècle, n'est pas "restreinte" aux tropes », *Histoire, Épistémologie, Langage*, vol. XII, n° 1, 1990, p. 123-132 ; ainsi qu'Anne Vibert, « Fontanier : autour et au delà. La rhétorique dans le premier tiers du XIX^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 2, 2005, p. 369-393 (ici p. 375-377). Sur l'œuvre rhétorique de Fontanier, voir F. Douay et J.-P. Sermain éd., *Pierre « Émile » Fontanier : la rhétorique ou les figures de la Révolution à la Restauration*, Québec, Presses de l'université Laval, 2007.
6. Sur l'émergence à partir de la Renaissance d'une définition personnelle, et non plus générique, du style, voir J. Lecointe, *L'Idéal et la Différence. La Perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1993.
7. M. H. Abrams, *The Mirror and the Lamp : Romantic Theory and the Critical Tradition*, Oxford, Oxford University Press, 1953.
8. E. Kant, *Critique de la faculté de juger*, trad. A. Philonenko, Paris, Vrin, 1986, p. 146-147.
9. Sur le véritable « pays latin » qu'est l'École, en France, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, voir F. Waquet, *Le Latin ou l'Empire d'un signe (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 17-55.
10. S'agissant du XIX^e siècle, Françoise Douay évoque « l'image d'une évolution tardive en trois phases : restauration [sous l'Empire], puis véritable renaissance [sous la Restauration],

contrecarrées, non sans résistances sporadiques, par un long processus de remise en cause menant à l'abandon de la rhétorique en France à la fin du XIX^e siècle. » (F. Douay-Soublin, « La rhétorique en France au XIX^e siècle à travers ses pratiques et ses institutions : Restauration, renaissance, remise en cause », dans M. Fumaroli éd., *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1450-1950*, Paris, PUF, 1999, p. 1075.)

11. A. Chevreton, *La Composition française au XIX^e siècle dans les principaux concours et examens de l'agrégation au baccalauréat*, Paris, Vuibert-INRP, 1999, p. 28. Sur cette transformation, corrélative, de l'épreuve de composition française, la dissertation évinçant le discours au baccalauréat en 1890, voir aussi F. Douay-Soublin, « « La rhétorique en France au XIX^e siècle à travers ses pratiques et ses institutions... », *op. cit.*, p. 1197-1199.

12. Voir notamment le célèbre manuel d'explication de Mario Roustan, qui préconise, en 1911, une analyse de la forme rhétoriquement organisée, puisqu'il s'agit de traiter, dans l'ordre, de l'invention, de la disposition et de l'élocution (Mario Roustan, *Précis d'explication française [Méthode et applications]*, Paris, Delaplane, 1911). Sur cette question, voir G. Philippe, *Sujet, verbe, complément. Le Moment grammatical de la littérature française (1890-1940)*, Paris, Gallimard, 2002, p. 133.

13. P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle (1866-1876)*, Nîmes, Lacour, 1991, p. 1143-1144.

14. G. Lanson, « Contre la rhétorique et les mauvaises humanités » (1902), *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, éd. H. Peyre, Paris, Hachette, 1965, p. 58. Sur les positions antirhétoriques de Lanson, voir A. Compagnon, *La Troisième République des lettres. De Flaubert à Proust*, Paris, Seuil, 1983, p. 21-212.

15. F. de Dainville, « L'évolution de l'enseignement de la rhétorique au XVII^e siècle », dans M.-M. Compère éd., *L'Éducation des jésuites : XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Minuit, 1991, p. 185-208.

16. Sur cette définition énonciative des genres littéraires, voir K. Hamburger, *Logique des genres littéraires*, trad. P. Cadiot, Paris, Seuil, 1986.

17. V. Hugo, « Réponse à un acte d'accusation », *Les Contemplations* (1856), Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1973, p. 45.

18. V. Hugo, « Écrit en 1846 », *Les Contemplations*, *ibid.*, p. 249.

19. Voir P. Dufour, *La Pensée romanesque du langage*, Paris, Seuil, 2004, p. 169 : « Le député sans envergure devient un type romanesque. [...] L'éloquence délibérative se réduit à un vaste silence, perpétué par tous ces députés de roman, à la façon d'une charge héréditaire. »

20. H. de Balzac, *L'illustre Gaudissart* (1832), *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, t. IV, p. 571.

21. P. Dufour, *op. cit.*, p. 101.

22. Voir J. Rancière, *La Parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature*, Paris, Hachette, 1998.

23. Que *De l'Allemagne* assume d'ailleurs pleinement : « On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles ; rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur. » (Germaine de Staël, *De l'Allemagne* [1813], Paris, GF-Flammarion, 1968, t. II, p. 218)

24. « Elle voulut lui parler [à Oswald], et n'en eut pas la force » (Germaine de Staël, *Corinne ou l'Italie* [1807], *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2017, p. 1458).

25. Démosthène et Cicéron sont les deux orateurs antiques privilégiés par *De la littérature*.

26. P. Valéry, *Tel Quel* (1941-1943), *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, p. 549.

27. É. Zola, *Son Excellence Eugène Rougon* (1876), *Les Rougon-Macquart*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 262.

28. *Ibid.*

29. Ou une « ambiguïté argumentative » ; voir A. Berrendonner, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit, 1981, p. 175-239.

30. *Son Excellence Eugène Rougon*, *op. cit.*, p. 262.

31. *Ibid.*, p. 369.

32. Sur la théorie non communicationnelle des récits de fiction, voir A. Banfield, *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*, trad. C. Veken, Paris, Seuil, 1995, et la mise en perspective de ses travaux dans le livre de Sylvie Patron, *Le Narrateur. Introduction à la théorie narrative*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 203-235.

33. Voir J. Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007.

34. Sur ce point, voir P. Gueniffey, *La Politique de la Terreur. Essai sur la violence révolutionnaire (1789-1794)*, Paris, Gallimard, 2003, p. 266 ; ainsi que P. Brasart, « L'orateur révolutionnaire, fin sublime de l'homme de lettres : Vergniaud et l'Éloge de Mirabeau », *Revue des sciences humaines*, n° 238, 1995, p. 201-209.

35. Sur la constitution tardive de cette « légende héroïque » – à l'approche du premier centenaire, notamment marquée par la publication des travaux de François Aulard (*Les Orateurs de l'Assemblée constituante, de la Législative et de la Convention*, Paris, Hachette, 1882-1885) – et ses déterminations idéologiques, voir J. Guilhaumou, « Rhétorique et antirhétorique à l'époque de la Révolution française », dans C. Croisille et J. Ehrard éd., *La Légende de la Révolution*, Clermont-Ferrand, Faculté des lettres et sciences humaines de l'université Blaise-Pascal, 1988, p. 154. Sur la « double réévaluation, à la fois littéraire et idéologique » qui a précédé, à partir de la monarchie de Juillet, voir A. Vibert, « L'éloquence révolutionnaire : modèle ou contre-modèle pour l'éloquence politique au XIX^e siècle ? », dans É. Négrel et J.-P. Sermain éd., *Une expérience rhétorique. L'Éloquence de la Révolution*, Oxford, Voltaire Foundation, 2002, p. 306-309.

36. Sur cette double réception, attestée chez les contemporains, voir notamment les analyses de Patrick Brasart (dans *Paroles de la Révolution. Les Assemblées parlementaires [1789-1794]*, Paris, Minerve, 1988, p. 191) : « Le jugement des contemporains, fort divergent, oscilla entre la crainte des pouvoirs quasi-magiques du verbe et la condamnation du vain babillage des rhéteurs. »

37. Sur la « méfiance des écrivains français à l'égard de la souveraineté du peuple », voir A. Compagnon, *Les Antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005, p. 33-35.

38. Pour un prolongement de ces réflexions à l'époque contemporaine, je me permets une fois encore de renvoyer à mon livre *Éloquence du roman*, *op. cit.*

AUTHOR

CHRISTELLE REGGIANI

Université Paris Sorbonne, STIH (EA 4509)